La corporalité de l'observateur des mœurs : un envers de l'histoire

The Body of the Observer in the Literature of Manners: the Reverse Side of History

Lucien Derainne

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/aes/3960>

DOI : 10.4000/aes.3960

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Lucien Derainne, « La corporalité de l'observateur des mœurs : un envers de l'histoire », *Arts et Savoirs* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 17 décembre 2021, consulté le 19 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/aes/3960> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.3960>

Ce document a été généré automatiquement le 19 décembre 2021.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

La corporalité de l'observateur des mœurs : un envers de l'histoire

The Body of the Observer in the Literature of Manners: the Reverse Side of History

Lucien Derainne

- 1 « Mouchez-vous dans la rue, si vous l'osez, un monsieur est là qui vous guette et qui, rien qu'à la façon dont vous dépliez votre mouchoir, va deviner qui vous êtes, votre profession, votre âge et le lieu de votre naissance »¹, avertit en 1854 l'auteur d'un article satirique intitulé « Les Observateurs ». Comme l'a montré Karlheinz Stierle dans *La Capitale des signes*, une abondante littérature s'attache, au milieu du XIX^e siècle, à déchiffrer les gestes et les silhouettes urbaines². Au centre de ce dispositif littéraire, on trouve la figure de l'observateur (parfois assimilée à celle du flâneur) : c'est par son entremise que la ville devient un texte lisible.
- 2 Mais l'observateur est-il lui-même lisible ? Son corps peut-il subir le même déchiffrement qu'il applique à celui des passants ? L'article « Le Flâneur » du recueil collectif *Les Français peints par eux-mêmes* répond à cette question par un jeu de miroirs :

D'aucuns, des hypocrites, des flâneurs déguisés, prétendent que les individus que nous essayons de décrire [les flâneurs] doivent nécessairement avoir, aux yeux de l'observateur, des traits caractéristiques qui échappent au vulgaire. Ils vous diront qu'en les examinant attentivement, vous découvrirez une finesse moqueuse dans leur sourire imperceptible et une prodigieuse perspicacité dans leurs regards.³
- 3 En dressant un portrait satirique des individus qui prétendent identifier le flâneur grâce à son apparence, cet extrait fait appel à un vertigineux jeu de miroirs entre regards : l'auteur observe ceux qui observent des observateurs. L'idée qui permet cette réflexivité est la suivante : *un observateur représenté est toujours un observateur observé*. En partant de cette hypothèse, on voudrait montrer que les représentations littéraires ou picturales d'observateurs, durant la première moitié du XIX^e siècle, ont été un lieu de réflexion fécond sur la norme et l'écart, selon au moins trois plans :
- 4 D'abord, la réflexivité de ces représentations d'*observateurs observés* déstabilise les normes scientifiques qui entouraient la pratique de l'observation. Les représentations

littéraires renversent ou contredisent souvent les injonctions des discours méthodologiques produits par la science, et par la littérature elle-même.

- 5 Plus généralement, le corps représenté de l'observateur met en défaut la bipartition sociale entre ce qui est normal et ce qui est déviant. À première vue, l'observateur s'incarne dans des corps proches des normes sociales (masculins, matures, richement vêtus) ; mais l'*observateur observé*, lui, est toujours un objet de moqueries. Il ne devrait pas se trouver de ce côté-ci de l'image. Les représentations de l'observateur sont donc un lieu où le normal devient risible, tout simplement parce qu'il est un *signe*, tout simplement parce qu'il est représenté. Le corps de l'observateur permet ainsi de penser une neutralité déviante.
- 6 Enfin, les figurations de ce personnage ne sont pas seulement des critiques. Le corps de l'observateur, échappant à tous les récits possibles, est aussi pensé comme l'envers de l'Histoire. Tous les traits qui le caractérisent (la vieillesse, la convalescence, le célibat, les costumes démodés...) rassurent la société du XIX^e siècle, qui se réfère à cette fixité pour élaborer un rapport à l'histoire capable de surmonter le désarroi causé par les changements incessants de régimes.
- 7 En étudiant le corps représenté de l'observateur urbain, on montrera en somme que toutes les normes qui l'encadrent ne sont pas qu'une simple émanation de la méthodologie scientifique. Même la *neutralité* de l'observateur ne s'explique pas seulement par la recherche de l'objectivité ou de l'impartialité : elle est une forme culturelle, qui répond à des inquiétudes collectives. Cette histoire littéraire du corps de l'observateur a peut-être alors des choses à nous apprendre sur la crise actuelle de la méthodologie de l'observation dans les sciences humaines – car au-delà de la question de l'objectivité, c'est bien un certain rapport à l'histoire qui est en jeu dans les discussions actuelles sur l'observation en sociologie ou en ethnologie.

Le discours méthodologique et son impératif de neutralité

- 8 Dans les discours sur l'observation qui circulent pendant la première moitié du XIX^e siècle, ce ne sont pas des catégories comme « la littérature » ou « la science » qui apparaissent déterminantes, mais des régimes de discours plus transversaux, qui se côtoient à l'intérieur même des ouvrages scientifiques ou des œuvres littéraires. Aux *discours méthodologiques*, ces prises de parole générales, abstraites et normatives expliquant la bonne façon d'observer, s'opposent les *représentations d'observateurs*, sous la forme d'images, de descriptions ou de récits.
- 9 Le premier ensemble, les discours méthodologiques, n'est pas propre à la science. La littérature de mœurs du premier XIX^e siècle fourmille en effet de prescriptions méthodologiques sous la forme de sentences ou de maximes abstraites et générales, comme : « Quand on veut bien observer, il faut, tant qu'on peut, se dérober soi-même à l'observation. »⁴ Ces énoncés littéraires sont très proches de ceux qu'on trouve à la même époque dans les corpus scientifiques. La méthodologie de l'observation d'avant le positivisme – quel que soit le lieu où elle s'exprime – repose sur deux idées directrices. D'une part, elle admet la notion de talent (« l'esprit d'observation » ou « le génie observateur »), ce qui la distingue des discours scientifiques d'après 1850, qui se plient au dogme de l'objectivité. Mais d'un autre côté, tout en refusant l'idée d'un observateur

impersonnel, cette méthodologie rêve d'un observateur *désincarné*. Le corps de l'observateur, en effet, apparaît comme un objet encombrant, parce que sa présence peut perturber les situations qu'il vient constater, et parce que la physiologie produit des biais de perception. Dans un discours célèbre sur la méthode de l'observation paru en 1755, le collaborateur de Buffon, Philippe Guéneau de Montbeillard, compare ainsi le corps de l'observateur à un prisme dont il faut maîtriser les lois et la facture si l'on veut atteindre le réel : « Il faut donc avant tout travailler à épurer ce milieu, et à écarter tout ce qui pourrait altérer ces images primitives et les teindre de couleurs étrangères. »⁵ La méthodologie de la première moitié du XIX^e siècle reste fidèle à ces injonctions.

- 10 Les maximes méthodologiques que l'on trouve dans la littérature de mœurs véhiculent les mêmes normes. L'effacement du corps de l'observateur paraît d'autant plus souhaitable aux écrivains que l'objet observé est ici un concitoyen de celui qui observe. Contrairement à l'étude des insectes ou des minéraux, l'étude des mœurs est une interaction : les acteurs peuvent changer leur comportement sous la pression d'un regard, ou observer eux-mêmes l'enquêteur. De la même façon que Judith Lyon-Caen ou Christiane Schwab ont montré comment la « littérature panoramique » produisait un savoir ethnologique ou sociologique sur la société française du milieu du XIX^e siècle⁶, on peut dire que ce corpus a contribué à nourrir la méthodologie des sciences humaines, en proposant un métadiscours sur l'observation sociale. Dans une note manuscrite, Louis-Sébastien Mercier, auteur du *Tableau de Paris* (1781-1788), conseille par exemple à l'apprenti observateur de s'effacer :

Pour bien juger une personne, il ne faut pas user son regard sur elle ; car l'œil qui fixe ne pompe rien ; il faut baisser les yeux presque aussitôt après avoir vu, de manière que reportant toujours sur l'objet un œil frais et vivace, aucune nuance de son individu ne vous échappe. Le meilleur observateur est donc celui qui n'a pas l'air d'observer.⁷

- 11 L'observateur doit dissimuler sa collecte d'informations. C'est aussi à cette idée qu'aboutit Delphine de Girardin, dans les *Lettres parisiennes* : « Pour recueillir de bonnes observations, il faut observer sans efforts et presque involontairement ; par instinct, par routine. »⁸ La fiction incarne parfois ces prescriptions méthodologiques dans des formes narratives, à l'image d'une série de trois chroniques insérées dans *l'Hermite de la Guiane* (1816-1817) d'Étienne de Jouy. Le narrateur-observateur parcourt Paris sous la forme d'une projection somnambulique – regard désincarné et invisible, capable de tout voir sans perturber les situations⁹.
- 12 Contrairement au reporter de la fin du siècle dont Marie-Ève Thérenty rappelle qu'il est un « corps exposé, exhibé, en danger, corps malade, corps sentant, écoutant, reniflant »¹⁰, l'observateur de la littérature de mœurs du début du XIX^e siècle reprend donc à son compte l'impératif de neutralité qui prévaut en même temps dans la méthodologie scientifique.

La neutralité de l'observateur et l'univers des signes

- 13 Toutefois, la neutralité à laquelle prétendent les observateurs des études de mœurs n'est pas qu'un synonyme d'impartialité, ni même d'objectivité. Pour ne pas déranger les scènes urbaines qu'il examine dans cette « capitale des signes », l'observateur doit éviter avant toute chose d'être lui-même un signe. C'est pourquoi les figurations de l'observateur aspirent à la neutralité au sens que Roland Barthes donne à cette notion

dans ses cours au Collège de France : « Je définis le Neutre comme ce qui déjoue le paradigme. »¹¹ Roland Barthes range sous le terme de *neutre* tout ce qui menace la bipartition caractéristique du sens. Il n'est ni le normal ni l'anormal : son caractère inassignable (« ni A ni B ») déjoue les conflits de la parole. « Le Neutre = l'envers, mais l'envers qui se donne à voir sans attirer l'attention : ne se cache pas mais ne se marque pas (= très difficile). »¹²

- 14 Dans *L'Observateur* (1830), le romancier Pigault-Lebrun retrace les déambulations d'un expert en déchiffrement, M. Martin. Le personnage est décrit de la sorte dans l'*incipit* du roman : « Monsieur Martin n'était ni jeune ni vieux, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni beau ni laid. M. Martin était de ces hommes qu'on ne remarque pas, parce qu'ils ressemblent à tout le monde »¹³. En refusant de caractériser le personnage, la description s'inscrit dans une tradition littéraire fidèle à Diderot ou à Sterne. La suite du texte est clairement une réminiscence de l'*incipit* de *Jacques le Fataliste* : « Mais quel est ce M. Martin ? où est-il né ? qu'étaient ses parents ? quelle est sa fortune ? Diable, vous êtes bien pressé »¹⁴. Néanmoins, ce début de roman correspond aussi au type de l'observateur dont la principale qualité est non seulement de passer inaperçu, mais même d'échapper à toute sémiotique. Un journaliste du *Figaro* explique de même qu'un nez d'observateur n'est « ni long ni court, ni droit ni bossu, ni gros ni mince »¹⁵. Dans *Les Français peints par eux-mêmes*, le flâneur est à son tour caractérisé par son « insignifiance » :

L'enveloppe corporelle du flâneur est telle, à peu près, que celle des autres animaux dénommés, sans doute par antiphrase, pensants et raisonnables. Il a, comme ces derniers, une figure assez insignifiante et habituellement inoffensive [...]. Il s'habille, du reste, comme tout le monde et marche comme vous et moi, si ce n'est qu'il trébuche beaucoup plus souvent, bien qu'il chemine plus lentement et passe pour y voir beaucoup mieux.¹⁶

- 15 Déchiffreur des apparences, l'observateur cherche à limiter les signes qu'il émet, que ce soit en gardant le silence (« Aussi l'observateur abonde, il est partout ; [...] c'est généralement un monsieur silencieux, au regard profond, qui ne s'exprime que par sentences »¹⁷) ou en se déguisant dans le seul but de ne ressembler à rien. Dans l'*incipit* de *Facino Cane*, Balzac dépeint un observateur qui cultive son anonymat pour côtoyer les classes populaires (« Aussi mal vêtu que les ouvriers, indifférent au décorum, je ne les mettais point en garde contre moi. »¹⁸) tandis que Baudelaire affirme, dans une sentence célèbre, que « l'observateur est un *prince* qui jouit partout de son incognito »¹⁹.
- 16 Dans son essai *Les tyrannies de l'intimité* (1979), Richard Sennett considère que le désir de neutralité qui caractérise tous les observateurs de la période s'explique avant tout par des facteurs socio-économiques. À mesure que les apparences s'uniformisaient en ville sous l'effet de la standardisation des marchandises, les caractères distinctifs de chaque rang et de chaque position sociale se réduisaient à quelques détails. La différence, par exemple, entre la « femme comme il faut » et la prostituée tient à une façon de marcher, à quelques touches de couleur... Dans une telle société, note Richard Sennett, l'apparence devenait une source d'angoisse, car le moindre détail pouvait devenir un signe qui révélait toute la personnalité. Pour Sennett, le personnage de l'observateur qui apparaît dans la littérature n'est pas seulement celui qui déchiffre les signes : il est aussi celui qui les craint et les évite. « Pour connaître, on ne doit imposer à l'objet aucune coloration subjective, on ne doit pas s'engager soi-même dans l'acte de connaissance : il s'agit de rester silencieux en public pour comprendre le public, d'être objectif dans les sciences, etc. »²⁰ L'observateur s'efforce avant tout de ne pas être un

signe. Sa neutralité, réinvestie ensuite en science, n'est pas seulement la mise en œuvre de prescriptions méthodologiques : elle est la manifestation d'une peur collective liée à une « idéologie du lisible »²¹.

- 17 Or, dans les représentations, l'observateur ne parvient jamais à échapper complètement à la sémiotique. C'est le paradoxe que relève Roland Barthes dans son étude du Neutre : « Ce qui est produit contre les signes, hors des signes, ce qui est produit expressément pour ne pas être un signe est très vite récupéré comme signe. »²² Un bon exemple de ce renversement pourrait être un article du *Figaro* sur le romancier de mœurs :

Le romancier de mœurs [...] est toujours ou nécessairement un homme de cinq pieds justes. Plus grand, il dépasserait la majorité des hommes de plusieurs pouces ; plus petit, il resterait de quelques pouces au-dessous de la majorité des hommes : deux cas aussi nuisibles l'un que l'autre à l'observation.²³

- 18 Cette remarque burlesque sur la taille idéale de l'observateur s'accorde au désir de neutralité du personnage : pour observer convenablement, il doit être juste dans la moyenne. Mais c'est paradoxalement cette envie de s'effacer qui fait de l'observateur un *objet* d'étude pour le journaliste et même pour le scientifique. En 1835, Adolphe Quetelet publie son *Essai de physique sociale*, où il propose d'étudier les lois sociales à travers une approche statistique. À ses yeux, l'« Homme moyen » doit être l'objet principal de l'observateur social : à partir de ce repère, il est facile de comprendre toute une population, car les différentes caractéristiques morales et physiques d'une société se répartissent suivant une loi normale autour de celles de ce personnage fictif²⁴. La taille étant l'exemple privilégié par Quetelet pour mener sa démonstration, il n'est pas impossible que le journaliste du *Figaro* fasse référence à ces travaux en 1838, quand il disserte sur la taille de l'observateur. En voulant se fondre dans la masse, l'observateur devient paradoxalement l'objet privilégié du regard, l'individu à observer en priorité. C'est cette idée qui guide particulièrement les caricatures d'observateurs.

La sémiotique de l'observation : passer pour un observateur

- 19 Contrairement à la littérature moraliste qui, jusqu'à Addison, ne représenta pas le « spectateur » à l'origine du regard, la littérature de mœurs du milieu du XIX^e siècle a en effet multiplié les caricatures d'observateurs. Jann Matlock et Richard Sieburth ont étudié quelques-unes de ces images en insistant sur les jeux de miroirs entre le lecteur et les personnages de lorgneurs ou de voyeurs représentés²⁵. Mais ce corpus éclaire aussi le rapport du corps de l'observateur aux signes.
- 20 Ces représentations caricaturales (qu'elles soient littéraires ou picturales) prennent le contre-pied des injonctions méthodologiques qui se trouvaient parfois dans les mêmes ouvrages. Alors qu'on attend d'un observateur qu'il soit invisible, silencieux ou désincarné, les caricatures le représentent par un corps chahuteur et ostensible : « À la promenade, il donne de sa canne dans toutes les jambes, qu'elles appartiennent à des dieux ou à des hommes, ce qui soulève ordinairement un violent murmure sur ses traces ; ou bien il se plante contre un arbre, les bras croisés. – Que faites-vous là ? lui dit-on. – J'observe. »²⁶

- 21 Ces caricatures d'observateurs adoptent presque toujours le même angle d'attaque : elles raillent les personnages qui essaient de *passer pour des observateurs*, à l'image du phrénologue croqué dans *Les Français peints par eux-mêmes* :

Une singularité a dû souvent frapper nos lecteurs : c'est la manière avec laquelle marche et se présente le phrénologue. Ne croyez pas qu'il veuille ressembler dans ses allures au commun des hommes : il est phrénologue ! il est observateur ! et doit par conséquent marcher autrement que vous et moi.²⁷

- 22 Le corps et la gestuelle de l'observateur deviennent à leur tour un objet de déchiffrement. La satire démonte impitoyablement toutes les petites stratégies sémiotiques destinées à connoter l'observation. Le journal *La Caricature* met en scène un physiologiste qui arbore une « inamovible tristesse » sous prétexte que « c'est là le cachet des esprits observateurs »²⁸, de même que *Le Flâneur* (1826) de Jean-Baptiste d'Aldéguier se moque des apprentis observateurs en décrivant leurs postures : « Vous les voyez quelquefois l'œil attaché sur un objet, vous croyez qu'ils en sont extrêmement occupés ? Pas du tout, leur attitude est étudiée, ils ne font aucune réflexion, mais ils veulent passer pour observateurs. »²⁹

- 23 Dans la caricature, la *méthode* devient donc *manière*, une gestuelle performant un rôle, à l'image de cette petite scène tirée d'une pièce de théâtre d'Émile Chasles, *L'Écheveau débrouillé* :

Vous avez prononcé un mot qui révèle bien des choses sur le mal indéfinissable de votre fils. Il vous a dit d'*observer* le monde comme lui, n'est-ce pas ? [...] Eh, bien c'est la jeunesse d'aujourd'hui, que voulez-vous ? [...] Voici la manière : on penche la tête, on prend un regard bien terne, on fait la moue, on dit nonchalamment : « Je suis blasé, Madame, et je suis forcé de chercher des émotions au jeu. »³⁰

- 24 Il est intéressant de noter que ces morceaux satiriques ne ridiculisent pas seulement les bourgeois qui essaient indûment de passer pour des observateurs : la critique touche aussi la science elle-même. Dans ses *Carnets*, Joseph Joubert note : « La manière est à la méthode ce que l'hypocrisie est à la vertu ; mais c'est une hypocrisie de bonne foi ; celui qui l'a en est la dupe. »³¹ En montrant qu'on observe toujours pour *être vu en train d'observer*, la littérature de mœurs met au jour un impensé de la science. Comme les scientifiques n'observent pas tant pour *trouver* que pour *prouver*, ils doivent eux aussi se montrer en train d'observer. Tout en prétendant se rendre transparents, ils « performant » en réalité une série de gestes destinés à signifier la méthode. On voit bien que l'aspect méthodologique de la littérature ne peut donc pas être réduit au discours méthodologique, ces fragments textuels contenant explicitement des prescriptions sur la manière d'observer. Les représentations elles-mêmes produisent du méthodologique au sens où elles sont porteuses d'une critique des pratiques scientifiques, et qu'elles révèlent la nature rhétorique et sociale de la preuve.

Une neutralité déviante

- 25 En poussant cette idée plus loin, on notera que les représentations de l'observateur ne déstabilisent pas les prescriptions normatives de la science seulement en vertu d'un registre de discours (satirique) : c'est le fait même de représenter l'observateur – indépendamment de l'orientation axiologique de cette représentation – qui est une charge. On peut soutenir, en un sens, que toute représentation d'un observateur tend vers la caricature, parce que le personnage ne devrait pas se trouver de ce côté-ci de l'image. Représenté, l'observateur est aussi observé, ce qui délégitime sa capacité

d'observation en la subordonnant à un autre regard, plus fiable, qui devient la nouvelle norme à suivre. Dans *Le Charivari* du 28 décembre 1839, une chronique fait intervenir un personnage d'observateur anonyme : « L'observateur, qui ne s'arrête jamais à la surface des choses, se cambre sur ses deux jambes comme un point d'interrogation. »³² La phrase est alors illustrée par cette caricature :

Fig. 1.

Le Charivari, 28 décembre 1838, [n. p.], p. 2. Source : <https://gallica.bnf.fr>

- 26 Il est notable que la charge, indiquée par le texte et portée par l'image, tiennent au fait que l'observateur ressemble à un signe (« comme un point d'interrogation »). Lorsque l'on caricature un type comme le Bourgeois, le ridicule tient au *signifié* (cocu, bête, imbu de lui-même). Mais le ridicule de l'Observateur tient au *signifiant*. Il lui suffit d'être perçu comme un signe pour être disqualifié, quel que soit le signifié de ce signe. C'est parce qu'il est observé qu'il est ridicule ; de même qu'on ne rit pas de l'arroseur arrosé à cause de la façon dont il arrose, mais parce qu'il se fait prendre à son propre piège.
- 27 Cette caractéristique fait des représentations de l'observateur un lieu intéressant de déstabilisation de la norme. En effet, comme un observateur représenté est toujours rendu déviant par le dispositif même de la représentation, cette figure permet aux caricaturistes de railler des caractéristiques « normales », qui échapperaient autrement au rire. Sans doute les figures qui passent inaperçues dans une ville sont-elles celles qui correspondent à une norme : les hommes plutôt aisés, etc. Mais parce que les représentations de l'observateur tendent toujours vers la caricature, elles ont pour effet de dissocier la *neutralité* de la *normalité*. L'observateur qui ne se fait pas remarquer n'est pas un modèle à suivre mais un objet de dérision. Par exemple, l'observateur est très souvent décrit comme un célibataire ou un homme divorcé. Balzac dit de lui : « L'Observateur a quarante ans, ne dîne jamais chez lui, se dit peu dangereux près des

femmes. »³³ Pigault-Lebrun note dès le début de son roman *L'Observateur* : « Avec cette manière de voir et de sentir, vous jugez que M. Martin ne s'était pas marié. »³⁴ L'Hermite de la Chaussée-d'Antin d'Étienne de Jouy est divorcé³⁵, le flâneur du *Livre des Cent-et-un* « est célibataire ou veuf »³⁶... Parfois dépeint comme un homme d'âge moyen, l'observateur prend le plus souvent l'apparence d'un vieillard blasé³⁷. Toutes ces caractéristiques (le célibat, la vieillesse) l'éloignent de la norme sociale du XIXe siècle.

- 28 L'observateur du XIXe siècle est au fond celui qui échappe à tout récit. « Convalescent » comme dans « L'Homme des foules » d'Edgar Poe, il ne lui arrivera ni guérison ni incident de santé. Célibataire endurci, il n'aura ni aventures amoureuses, ni déboires conjugaux. Vieillard blasé, il n'a ni l'innocence du jeune héros de roman, ni les projets des ambitieux. L'observateur n'a plus d'histoire personnelle à vivre : c'est ce qui lui permet de devenir le révélateur des autres histoires qui l'entourent.

Le corps de l'observateur, envers de l'histoire

- 29 Les représentations de l'observateur, durant la première moitié du XIXe siècle, mettent donc en scène un corps à la fois neutre et déviant. Il n'est l'objet d'aucun récit, mais il n'est pas non plus l'incarnation parfaite d'une norme sociale (l'homme beau, riche, marié, en bonne santé...). La neutralité de l'observateur gagne en fait à être comprise comme l'envers de l'Histoire. Comme le note Jean-Marie Roulin, « la spécificité de la représentation littéraire du corps au XIXe siècle se marque ainsi dans l'attention particulière portée à la relation de l'individu à un contexte social, politique ou historique »³⁸. Comme les autres, le corps de l'observateur, au XIXe siècle, devient une figuration de l'Histoire – mais une figuration singulière et compensatoire.
- 30 Le troisième tome des *Hermite en liberté*, recueil d'études de mœurs signé par Étienne de Jouy et Antoine Jay, s'ouvre sur la représentation d'un observateur assis à proximité du château de Vincennes.

Fig. 2.

Étienne de Jouy, Antoine Jay, *Les Hermites en liberté, suite des Hermites en prison, de L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, du Franc-Parleur et de l'Hermite de la Guiane, etc*, Paris, Ladvocat, 1824, t. III, frontispice. Dessin et gravure de Deveria et P. Adam.
Source : <https://gallica.bnf.fr>

- 31 Comme toujours, la représentation de l'observateur tend vers la caricature. L'image multiplie les signes renvoyant à l'observation : l'homme assis a le regard perçant, un nez d'aigle chaussé de lunettes, un sourire ironique, un corps aux aguets. Ce frontispice illustre le titre de l'ouvrage en présentant un observateur « libéré » de ses fers, représentés en bas de l'image, mais il annonce surtout le chapitre « Le Donjon de Vincennes », dans lequel Jouy (adversaire des romantiques) se moque d'un jeune poète anglais qui s'exalte sur l'histoire du château. En un sens, cette image prolonge cette critique des romantiques. Contrairement aux tableaux de ruines ou de paysages mouvants où le spectateur s'identifie à des observateurs vus de dos, c'est bien cette dernière figure qui est ici l'objet principal du frontispice. L'observateur étant de profil, ce qu'il observe est invisible au spectateur. Le cours de l'histoire, évoqué par la stèle listant des noms de rois et par le château de Vincennes, est rejeté hors du cadre ou au second plan, au profit d'une célébration d'un regard persistant. L'observateur, incarnation de l'esprit voltairien, voit les monarques et les régimes se succéder devant ses yeux. Ce qui pouvait sembler des éléments caricaturaux (sa perruque, son chapeau démodé...) fait au contraire de cette figure un refuge dans une période aussi agitée que la première moitié du XIX^e siècle.
- 32 Tenu à l'écart de tous les récits et de toute forme d'engagement, le corps de l'observateur demeure immuable pendant que tout change autour de lui. « Je crois avoir vécu plus de deux siècles quand je pense aux changements qui se sont opérés autour de moi depuis quarante ans que j'habite, non pas le même logement, mais sur le même terrain »³⁹, remarque l'Hermitte de la Chaussée-d'Antin. Dans *Le Figaro* du 16 janvier 1838, un portrait satirique du « Romancier de mœurs » repose presque

entièrement sur l'idée que l'observateur est un corps mis en pause dans le monde : « D'autres fois, étant à dîner, au moment de porter à sa bouche une cuillère de soupe, il s'arrête, la bouche ouverte, le bras en l'air. Il observe. »⁴⁰ Son corps semble statufié, tenu à l'écart de la temporalité commune :

À quelque heure du jour ou de la nuit qu'on approche le romancier de mœurs, on le trouve la tête penchée vers l'épaule gauche, l'œil exorbitamment tourné à droite, une main en l'air et l'index levé, dans l'attitude d'un homme absorbé par quelque méditation profonde. Il n'a d'opinion sur rien ; il n'en veut point avoir ; son affaire unique, dit-il, c'est l'observation.⁴¹

- 33 La marginalité et l'attitude déviante de l'observateur n'est donc pas forcément négative. Dans *Madame Firmiani*, Balzac explique que « L'Observateur [...] est poudré, porte un habit marron », puis il conclut qu'il est comme ces pièces de théâtre qui « ont eu du succès autrefois »⁴². L'Hermite de Jouy traverse quant à lui les modes en tenant un registre de ses apparences successives : « J'ai conservé un modèle de tous les habits, de tous les chapeaux, de toutes les perruques que j'ai portés moi-même pendant cinquante ans, et le tout, bien étiqueté, est rangé chez moi, par ordre chronologique, dans un Muséum d'une espèce toute nouvelle. »⁴³ Ce type de manie participe de la satire, mais elle montre aussi que la figure de l'observateur est pensée comme un refuge. C'est précisément parce qu'il est immobile, démodé, hors du temps que l'observateur peut servir de point de repère fixe au milieu du cours de l'histoire.
- 34 Le principe même de la littérature sérielle repose sur l'idée d'un narrateur anhistorique, capable de se déplacer d'époque en époque, de diégèse en diégèse. *Le Livre des Cent-et-un* est narré par Asmodée (déjà narrateur en 1707 du *Diable boiteux* de Lesage) et l'éditeur propose de « faire pour le Paris d'aujourd'hui ce que Mercier a fait pour le Paris de son temps »⁴⁴. M. Martin, héros du roman *L'Observateur* de Pigault-Lebrun, réapparaît dans les années 1850 comme chroniqueur fictif dans *Le Charivari*⁴⁵. Le travail d'observation, toujours à refaire, est mené par des figures fictives persistantes, sur lesquelles le temps semble avoir peu de prises. Dans *Les Nuits de Paris* (1789-1794) de Rétif de La Bretonne, le personnage d'Épiménide, qui s'endort soixante-dix ans et devient observateur à son réveil, grâce au recul historique qu'il possède désormais, en est une illustration exemplaire⁴⁶.
- 35 Si l'observateur a pris tellement d'importance dans la littérature de mœurs du XIX^e siècle, ce n'est peut-être pas seulement par un désir d'imiter la science mais bien parce que cette figure neutre – véritable envers de l'*engagement* – était un moyen de réfléchir en creux à l'accélération de l'histoire et à la succession des régimes. « Les événements ont peu de prise sur la vie du flâneur ; il pourrait même faire son profit des révolutions qui viennent renouveler son champ d'observation »⁴⁷, remarque l'auteur anonyme de l'article « Le Flâneur à Paris » du *Livre des Cent-et-un*. Inquiétés par les bouleversements politiques, les hommes et les femmes du XIX^e siècle semblent avoir élaboré la figure de l'observateur comme une forme inversée de l'Histoire. Toutefois, l'observation n'est pas comme la contemplation : elle ne permet pas de s'extraire du temps pour accéder à un ordre d'existence supérieur. Elle sert plutôt de support à une temporalité autre. Philarète Chasles, dans un article de critique littéraire de 1829, qualifie ainsi son époque : « Chacun est sorti de l'arène, et, revenant s'appuyer sur les barrières, s'est applaudi de ne plus prendre part à la lutte. Voici le temps de l'observation [...] »⁴⁸ La citation est exemplaire d'un double mouvement de retrait par rapport aux bouleversements de l'histoire mais aussi de retour (« revenant s'appuyer sur les barrières »), ce qui permet *in fine* à l'observation de devenir un signe historique et

même un chrononyme (« voici le temps de l'observation »). Le corps de l'observateur n'est pas négation ou oubli de l'histoire : il est le signe d'une attitude complexe consistant à s'abstraire d'une histoire événementielle pour sauvegarder l'unité du sujet. Mais devant l'accélération du cours de l'histoire, même cette solution a pu sembler fragile, comme en témoigne cet article du *Charivari* consacré à la disparition des petits métiers, et qui se termine par l'expression d'une crainte :

- [...] La profession d'observateur elle-même finira par disparaître.
- Vous croyez ?

- 36 - Cela est à peu près certain. Les choses iront trop vite, on n'aura plus le temps d'observer.⁴⁹

Conclusion

- 37 La neutralité de l'observateur urbain, dans la littérature de mœurs, n'est donc pas seulement la mise en œuvre de normes méthodologiques destinées à garantir la pureté des faits observés : elle est aussi une élaboration culturelle jouant un rôle compensatoire face à l'accélération et à l'éclatement de l'histoire. Cette hypothèse éclaire les représentations du corps de l'observateur contenues dans la littérature de mœurs, mais elle peut aussi nous apprendre des choses sur notre temps présent.
- 38 En effet, depuis plusieurs décennies un mouvement de fond remet en cause l'observation objective dans les sciences humaines. La cible principale de ces critiques est la notion de neutralité. Alors que l'observation scientifique prétend être impartiale et impersonnelle, on lui rétorque que cette prétendue neutralité n'est au fond qu'une forme de normalité imbue d'elle-même. L'observateur des sciences sociales croit que son regard est neutre alors qu'il est tout aussi engagé et idéologique qu'un autre. La neutralité serait une manière de naturaliser une norme idéologique : le regard du mâle occidental, hétérosexuel, des classes aisées...
- 39 Toutes ces critiques sont justes et salutaires. Toutefois, un détour par la méthodologie de l'observation parue avant le positivisme et une réflexion sur ses liens à la littérature apporte un éclairage complémentaire à ces analyses. En révélant la manière dont s'est construite la neutralité de l'observateur dans l'imaginaire collectif, ce corpus nous montre que cette caractéristique n'est pas seulement un moyen de la science (je dois être neutre *pour* bien observer) mais qu'elle est aussi une projection culturelle d'un certain rapport angoissé à l'histoire. Si l'observation est aujourd'hui un objet d'inconfort méthodologique pour les sciences humaines, ce n'est donc peut-être pas uniquement à cause des rapports de domination qu'elle masque. Notre époque a abandonné l'idée d'une histoire référencée sur un seul point de vue et a reconnu l'historicité des valeurs qui guident nos sociétés, vérité comprise. Toutes ces concessions ne vont pas sans inquiétudes. Le retour d'une réflexion sur l'observateur aujourd'hui est certainement le signe de ces doutes, tout en étant l'ébauche ou la recherche tâtonnante d'une solution. Exemple parmi d'autres, la méthodologie des sciences humaines des dernières décennies reprend à son compte la figure de l'*observateur observé*, allant même jusqu'à l'exploiter à des fins comiques⁵⁰. La méthodologie actuelle semble avoir besoin du rire et de l'ironie, pensés comme des preuves de réflexivité et d'humilité. Elle se rapproche donc par là du discours sur l'observation que tenait, à une autre époque, la littérature panoramique.

NOTES

1. Amédée Desonnaz, « Les Observateurs », *Le Mousquetaire. Journal de M. Alexandre Dumas*, 28 mai 1854, n° 186, p. 3.
2. Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, Marianne Rocher-Jacquín (trad.), Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
3. Auguste Delacroix, « Le Flâneur », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Léon Curmer, 1842, t. III, p. 67.
4. Étienne de Jouy, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin ou Observations sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du XIX^e siècle*, 2^e éd., Paris, Pillet, 1813, t. II, p. 173.
5. Philippe Guéneau de Montbeillard, *Discours préliminaire de la collection académique*, Auxerre, F. Fournier, 1755, p. xiv.
6. Judith Lyon-Caen, « Enquêtes, littérature et savoir sur le monde social en France dans les années 1840 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 17, 2007, p. 99-118 ; Christiane Schwab, « Social observation in early commercial print media. Towards a genealogy of the social sketch (1820-1860) », *History and Anthropology*, vol. 29, 2018/2, p. 204-232.
7. Papiers de Louis-Sébastien Mercier conservés à la bibliothèque de l'Arsenal. Cote : MS 15079 (2), f. 67b. reproduit partiellement dans : Louis-Sébastien Mercier, *Dictionnaire d'un polygraphe*, éd. de Geneviève Bollème, Union générale d'éditions, 1978, p. 308
8. Delphine de Girardin, *Lettres parisiennes du vicomte de Launay* [1843], éd. d'Anne Martin-Fugier, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 1986, t. II, p. 127 (lettre XV, 29 juin 1841).
9. Étienne de Jouy, *L'Hermite de la Guiane ou Observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIX^e siècle*, Paris, Pillet, 1816-1817, t. III, p. 59-73.
10. Marie-Ève Thérénty, « “Choses vues” corps impressionnés au XIX^e siècle. Du journal au roman », dans Daniel Fabre et Marie Scarpa (dir.), *Le moment réaliste. Un tournant de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Lorraine, coll. « Ethnocritiques », 2017, p. 66-68.
11. Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, éd. de Thomas Clerc, Paris, Seuil / IMEC, 2002, p. 31.
12. *Ibid.*, p. 82.
13. Pigault-Lebrun, *L'Observateur ou M. Martin*, Paris, J.-N. Barba, 1820, t. I, p. 1.
14. *Ibid.*, p. 3.
15. « Le romancier de mœurs », *Le Figaro*, 16 janvier 1838, p. 2c.
16. Auguste Delacroix, « Le Flâneur », *op. cit.*, t. III, p. 67.
17. Amédée Desonnaz, « Les Observateurs », *Art. cit.*, p. 3.
18. Honoré de Balzac, *Facino Cane*, dans *La Comédie humaine*, éd. de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. VI, p. 1019.
19. Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, dans *Œuvres complètes*, éd. de Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. II, p. 692.
20. Richard Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*, Antoine Berman, Rebecca Folkman (trad.), Paris, Seuil, 1979 [1974], p. 127.
21. Richard Sieburth, « Une idéologie du lisible : le phénomène des “Physiologies” », *Romantisme*, n° 47, 1985, p. 39-60.
22. Roland Barthes, *Le Neutre*, *op. cit.*, p. 54.
23. « Le Romancier de mœurs », *Le Figaro*, 16 janvier 1838, p. 2c.
24. Adolphe Quetelet, *Sur l'homme et le développement de ses facultés ou Essai de physique sociale*, Paris, Bachelier, 1835. Voir notamment le tome II sur la taille.
25. Jann Matlock, « Optique-monde », *Romantisme*, n°136, 2007/2, p. 39-53, ici p. 43-44 ; Richard Sieburth, « Une idéologie du lisible », *Art. cit.*, p. 57-58.

26. « Le Romancier de mœurs », *Le Figaro*, 16 janvier 1838, p. 3a.
27. Eugène Bareste, « Le Phrénologiste », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, op. cit., t. III, p. 103.
28. « Le Physiologiste », *Le Charivari*, 19 mars 1837, n° 79, p. 1a.
29. Jean-Baptiste-Augustin d'Aldéguier, *Le Flâneur. Galerie pittoresque, philosophique et morale de tout ce que Paris offre de curieux et de remarquable, par un habitué du Boulevard de Gand*, Paris, Anthelme Boucher, 1826, p. 187.
30. Émile Chasles, *L'Écheveau débrouillé*, Macon, E. Protat, 1853, p. 10.
31. Joubert Joseph, *Carnets [1774-1803]*, éd. d'André Beaunier, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1994, t. II, p. 275.
32. *Le Charivari*, 28 décembre 1839, n. p. [p. 2].
33. H. de Balzac, *Madame Firmiani*, dans *La Comédie humaine*, op. cit., t. II, p. 145-146.
34. Pigault-Lebrun, *L'Observateur*, op. cit., p. 3.
35. É. de Jouy, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, op. cit., t. I, p. 5.
36. « Le Flâneur à Paris », *Paris ou le Livre des Cent-et-un [1831-1834]*, éd. de Marie Parmentier, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 312.
37. *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin a plus de soixante-dix ans, et Balzac parle souvent des vieillards observateurs (La Comédie humaine, op. cit., t. II, p. 145, 151, 1203...)*.
38. Jean-Marie Roulin, « Préface », dans *Corps, Littérature, Société, (1789-1900)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « Le XIX^e siècle en représentation », 2005, p. 8.
39. Étienne de Jouy, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, op. cit., t. I, p. 10.
40. « Le romancier de mœurs », *Le Figaro*, 16 janvier 1838, p. 2-3.
41. Idem.
42. Honoré de Balzac, *Madame Firmiani*, dans *La Comédie humaine*, op. cit., t. I, p. 146.
43. Étienne de Jouy, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, op. cit., t. I, p. 5.
44. *Ibid.*, p. 69.
45. Voir notamment les numéros du 16 avril 1851, du 18 décembre 1851 et du 17 juin 1857.
46. Nicolas Edme Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne*, Londres, [s. é.], 1789-1794, t. I, p. 111 sq.
47. « Le Flâneur à Paris », dans *Le Livre des Cent-et-un*, op. cit., p. 317.
48. Philarète Chasles, « Statistique littéraire et intellectuelle de la France pendant l'année 1828 », *Revue de Paris*, Paris, Levavasseur, 1829, t. VII, 4^e livraison, p. 191.
49. *Le Charivari*, 14 mai 1857, p. 1.
50. Quelques exemples de travaux réfléchissant à la figure de l'observateur observé : Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible », dans Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherche », 1993 [1923], p. 265-308 ; Florence Weber, *Le travail d'à-côté, étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, EHESS, 2001, p. 25 ; Christian Papinot, « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres "mauvais génies" des sciences sociales », *SociologieS*, 2013, [n. p., en ligne], <https://journals.openedition.org/sociologies/4534>.

RÉSUMÉS

La littérature de mœurs de la première moitié du XIX^e siècle repose non seulement sur une poétique de l'observation, mais elle représente aussi le corps de l'observateur – toujours décrit

comme une incarnation de la *neutralité*. Si l'on compare alors ces représentations aux discours méthodologiques sur l'observation produits durant la période, il apparaît que cette neutralité n'est pas seulement un synonyme d'impartialité ou d'objectivité. Elle est la figuration d'un rapport culturel à la représentation et à l'histoire. La neutralité déviante du corps de l'observateur peut apparaître comme un refuge face à l'accélération de l'histoire et face à la perte de repères.

The literature of manners published during the first half of the 19th century is not only based on a poetics of observation, but represents also the observer – always described as an embodiment of *neutrality*. If we compare these representations to the methodological discourse on observation produced during the same period, it appears that this neutrality is not only a synonym of impartiality or objectivity. It is the figuration of a cultural relationship to representation and to history. The deviant neutrality of the observer's body appeared as a refuge from the acceleration of history.

INDEX

Mots-clés : observateur, littérature de mœurs, neutralité, caricature, accélération de l'histoire

Keywords : observer, literature of manners, neutrality, caricature, acceleration of history

AUTEUR

LUCIEN DERAÏNE

Postdoctorant de l'EA 1337 – « Configurations littéraires », Université de Strasbourg